

Toutefois, en songeant au salut du monde, la Mère magnanime surmonte son affliction. Elle reçoit ce précieux dépôt, lave elle-même ses plaies adorables, puis, aidée de quelques-uns des disciples, tels que Nicodème Joseph d'Arimatee et des saintes femmes qui sont venues apporter des parfums pour l'embaumement du corps, elle accomplit les cérémonies en usage chez les Juifs, et, finalement, l'ensevelit dans un linceul blanc. Malgré les déchirements de sa maternelle tendresse, elle consent à le laisser encore une fois arracher de ses bras ce bien-aimé, ce cher trésor, dont les disciples vont déposer la dépouille vénérable dans le sépulcre neuf, creusé dans le roc et réservé pour lui. Ce dernier devoir amoureusement accompli, le pieux cortège s'éloigne, la mort dans l'âme, mais l'espérance au cœur. C'est qu'ils croient, eux, sur la parole du divin Maître, qu'il revivra, et ils attendent son heure avec confiance.

A peine se sont-ils éloignés, qu'à leur tour, ceux de la Synagogue se rendent au tombeau. Ils en ferment l'entrée par une immense pierre, en y apposant les scellés de l'État, et ils y laissent un corps de garde avec ordre d'exercer une surveillance absolue pour que nul ne vienne violer cette tombe. Fort de ces futiles précautions, ils jouissent déjà de leur prétendu triomphe.

Cependant, en dépit des vains obstacles qu'ils ont dressés, le Christ, premier né d'entre les morts, est ressuscité par sa propre vertu. Voilà que, pendant la nuit, du sabbat au premier jour de la semaine, chez les Juifs, un ange du ciel est descendu jusqu'au tombeau où le Rédempteur dort du sommeil de la mort. Frappés d'étonnement à cette apparition, les soldats de la Synagogue n'ont pas su empêcher qu'il ne renversât, d'un coup de main, le bloc pesant qui en ferme l'entrée. Plus profond encore est leur ébahissement, ils en tombent à la renverse et perdent l'usage de leurs sens atterrés, lorsque le Christ, soudain, se lève et apparaît, rayonnant, hors de la tombe, ne lui laissant en proie que le pauvre linceul dans lequel on l'avait enseveli. Un regard, un seul regard de l'Homme-Dieu ressuscité a confondu cette pusillanime soldatesque, et, pendant que l'ange demeure là, assis sur la pierre du tombeau pour garder contre les profanes cet asile sanctifié par le séjour du Rédempteur, et rassurer les saintes femmes qui viendront, au matin, Jésus s'élança loin de ces terrestres lieux et disparaît pour se montrer plus que par intervalle, quarante jours durant, aux enfants de la terre, représentés par Marie, sa douce et tendre mère ; Madeleine la repentante, ses apôtres ou les disciples d'Emmaüs. Jésus est ressuscité comme il l'avait promis, réjouissons-nous !

Que va faire à présent la Synagogue vaincue dans son orgueil ? A cette nouvelle que lui confirment les gardes, sa duplicité n'est pas à bout. "Dites-leur, conseille-t-elle, que, pendant votre sommeil, les disciples sont venus enlever leur maître, et pour ce faire, nous vous paierons." Est-ce pousser assez loin l'audace et le cynisme ? Ah ! c'est qu'elle savait bien, cette honteuse école, que le Christ ressuscité, ce Christ qu'elle avait cru anéanti en décrétant sa mort, elle savait bien que c'était tous ses plans déjoués, son hypocrisie démasquée, son prestige détruit, sa ruine enfin, et c'est ce suprême péril qu'elle cherchait à conjurer par tous les moyens possibles, dut-elle même acheter la conscience de soldats éhontés.

Mais à rien ne sert leur mensonge : plus ils s'en vont le répétant, moins on en croit leur parole ; le peuple se convainc de plus en plus que le Fils de Dieu, qu'il reconnaît à la fin, est réellement sorti plein de vie du tombeau. Et, de fait, sbires fanatiques d'une société plus fanatique encore, comment voudriez-vous imposer au sens droits des gens pareille inconséquence. De deux choses l'une : ou vous dormiez, à la vérité, alors que la tombe rendait d'elle-même sa victime, ou vous ne dormiez pas ; si oui, vous certifiez en vain une chose que vous ignorez ; si non, vous ne convaincrez personne que vous eussiez laissé, malgré votre lâcheté, les timides pêcheurs Galiléens opérer un rapt dont toute prévention tombe et s'évanouit devant leur seule faiblesse et leur indécision.

Aussi n'ajoute-t-on nulle foi à leurs perfides discours, ces menteurs sans vergogne, et la foule per-

plexe répète, à travers les rues de Jérusalem, que Jésus le Nazaréen est véritablement ressuscité.

"Resurrexit sicut dixit ; alleluia !"

Sion est dans la crainte et l'anxiété : car le Christ vit et le Seigneur aura son jour.

* *

N'aurions-nous pas raison, ce semble, de clore, par une pensée ou réflexion pratique, cette rapide esquisse que nous venons de faire des dernières péripéties de la vie humaine qu'à voulu traverser le Seigneur notre Dieu, esquisse tracé à l'occasion des grands mystères chrétiens dont la touchante célébration viendra bientôt raviver notre foi. Cette réflexion, ce rapprochement, plutôt, que nous voulons faire, il paraît germer tout naturellement sous notre plume.

Est-ce que ces trois étapes que nous avons ré-mémorées, ces trois phrases qui ont marqué la fin de la vie du Dieu-Homme, l'histoire de l'Eglise, notre vénérée mère, ne nous les représente pas, d'une bien vive façon ? Ne serait-ce point ici le lieu d'épancher notre cœur en formulant l'espérance que, héritière de la vertu du Christ Jésus, son fondateur, forte de ses immortelles promesses, cette chaste épouse de son cœur, après avoir goûté, comme lui l'amertume et les angoisses des combats, verra luire enfin l'aurore de la victoire et recevra la récompense des longues et dures épreuves de sa fidélité ?

Elle aussi, d'abord, eut son jour de triomphe, comme celui du Sauveur, acheté par de longs jours de persécution et de souffrance. Ce fut lorsqu'au sortir des sanglantes persécutions des trois premiers siècles de l'ère chrétienne, glorieuse, elle quitta les catacombes où son germe rigoureux, dans l'ombre et malgré la tempête s'était merveilleusement développé, qu'elle parut à la lumière avec sa robe nuptiale toute empourprée du sang de son Divin Epoux et des innombrables martyrs, ses enfants, et qu'elle vint partager avec le grand Constantin le trône redouté des Césars. Le résultat était vraiment beau pour l'œuvre, jusque là méprisée du Crucifié Nazaréen : non seulement on reconnaissait, enfin, droit de cité à son Eglise, mais d'un commun accord les peuples affranchis du joug de fer des tyrans l'acclamaient partout comme le guide, la mère, la régénératrice du monde : le grain de senevé, devenu un arbre magnifique, poussait de profondes racines et ombrageait, de ses immenses rameaux tout l'univers connu ! C'était le début du triomphe, et il fut splendide, il fut glorieux !

Après les jours de Constantin, l'Eglise vit encore ceux de Charlemagne et de saint Louis et les jours de fidélité de l'Île des Saints. Malgré des peines et des traverses, elle eut des siècles de bonheur et de succès. En ce temps-là, elle était devenue l'arbitre des peuples et des rois ; elle avait atteint ce degré d'indépendance et de suprématie qui lui appartient en propre et que l'on a pas toujours su, hélas ! lui reconnaître depuis !

Car les vents de l'impiété, les tempêtes des révolutions se sont déchaînées contre l'arche sainte de l'Eglise, créant des abîmes de maux où ils pensaient l'engloutir ; mais sans y réussir jamais, car la barque de Pierre a le Christ pour pilote. Que de souffrances, grand Dieu ! quels supplices cette bonne mère n'a-t-elle pas endurés, dans ces temps néfastes, de la part même de ceux qui l'acclamaient jadis ! Ah ! elle a eu son Calvaire bien près de son Thabor, et de nos jours encore elle y gémit !

Que dis-je, de nos jours ? Jamais, peut-être, ses persécuteurs n'ont été plus téméraires et plus audacieux, irrités qu'ils se trouvent de rencontrer tant de vitalité dans ce vieux mais noble corps qu'ils cherchent à abattre sans merci, et dont l'exubérante vigueur, malgré leurs coups, se manifeste de plus en plus.

Chrétiens, soyons fermes et prions : l'heure de la résurrection va bientôt sonner pour notre bonne et sainte mère ; bientôt, elle va voir, comme le Christ, son Maître, s'affaïsser à ses pieds ses ennemis vaincus.

Prions et combattons pour que cette résurrection soit entière, qu'elle soit éclatante, convenable au triomphe glorieux qui l'a précédée, capable

d'effacer jusqu'au dernier vestige, jusqu'au moindre souvenir des supplices indignes par où elle aura dû passer.

Prions, combattons et espérons, parceque,
"Quand la voix du Très-Haut percera le nuage,
"Les méchants crouleront, l'Eglise aura son jour !"

Emile Zola

■ Montréal, avril 1889.

A M. ÉMILE ZOLA,

NATURALISTE PAR MONNAIE, VOYAGEANT ACTUELLEMENT SUR UNE LOCOMOTIVE

(Suite et fin)

... Donc, le monsieur *enmachiné* fut arrêté par un gendarme, lequel, par excès de zèle, le prit pour un meurtrier, un empoisonneur. Il n'avait pas tort, le gendarme, car on peut être empoisonneur chimiquement et littérairement, et naturellement ; or, l'*enmachiné* était un empoisonneur littéraire... au naturel, crime prévu par la loi.

—Quel est votre nom ? lui demanda le gendarme.

—Zola !

—Hola ! répondit le gendarme ; pas de blagues avec l'autorité constituée.

—Non, répondit l'*enmachiné*, je ne fais jamais de blagues avec les autorités cons... tipées... je suis l'unique, l'authentique, le véridique Emile Zola.

—Ah ! c'est vous qui trempez votre plume dans l'encrier humain ?

—Oui, c'est moi, dit l'*enmachiné* en se grattant le *bas Rhin*.

Alors le gendarme, se rappelant ses classiques, car il avait de l'école, se mit à déclamer :

J'ai vu l'Agésilas,
Hélas !
Et j'ai vu l'Attila,
Hola !
Mais j'ai vu le Zola,
Oh ! la, la !

Abruti, stupéfié, hypnothésé, l'*enmachiné* n'écoutait plus. Assis tranquillement sur le sac de guano, il avait passé son doigt dans un trou du dit sac, et, après s'être mouillé le dit doigt, il se frottait les dents avec la dite poudre.

Tous les goûts sont dans la nature. Puis avec exaltation, il s'écria :

—Guano, produit animal, viscéral, fécal ; poudre jaune couleur de miel, fine, impalpable, impondérable, laquelle, par une puissance matérielle et brutale, passe dans le blé qui nourrit les hommes, dans le son qui nourrit les ânes ; enfin, poudre produite par le côté opposé à celui qui mange.

—Par le côté qui *démange*, dit alors le gendarme en se grattant le prussien.

—Frère ! nous nous comprenons, dit l'*enmachiné*.

—Pardon, monsieur, dit le gendarme, il y a avant cela, et cela existera toujours, un pouvoir, un moteur, un principe, un souffle, un esprit qui vivifie tout ce qui existe sous la calotte des cieux, depuis le ciron jusqu'à César, depuis le serpent jusqu'à la rose. Ce principe, monsieur, c'est le spiritualisme contre le naturalisme... !

L'*enmachiné* n'en écouta pas davantage. Affolé par la doctrine de Pandore, il s'élança dans un train de marchandises qui passait à ce moment et omba dans une voiture où il y avait des pourceaux.

Fiais coronat opus !

Victor Hugo

Le bien qu'on fait parfume l'âme,
On s'en souvient toujours un peu !

VICTOR HUGO.

L'orgueil est une pyramide dont la pointe est un niais.—J. B. D'AURÉVILLY.

L'homme trouve parfois du plaisir à se faire du mal : c'est encore une façon de se sentir libre.—G. M. VALTOUR.